Fr Rc.k. 1041 9
Coll
Fic
17365

PROJET

Dont la grandeur, la beauté, l'utilité, le produit et le peu de dépense ne peuvent être reconnus véritables qu'après en avoir fait la lecture.

Présenté au Corps législatif, par le Citoyen DESMARAIS, Bibliothécaire de Rocroy, Département des Ardennes.

CITOYENS REPRÉSENTANS,

LE Louvre et les Thuileries, tout imparfaits qu'ils sont, passent avec justice pour être les plus magnifiques monumens de l'Europe, je dirois presque de l'Univers; comment les pierres d'attente que l'on voit douloureusement et depuis si long-tems à leur extrémités, ne se sont-elles pas détachées et tombées par éclat sur les directeurs des bâ-

THE NEWBERRY LIBRARY

timens de nos ci-devant Rois. Cette punition ne leur étoit elle pas bien acquise? ne devoient-ils pas travailler de tout leur pouvoir à achever ce superbe édifice, ou au moins à empêcher qu'on ait bâti illégitimement dans l'enceinte qui lui étoit exclusivement réservé. Comment le triste aspect de ces pierres isolées n'a-t-il pas fait rougir mille fois nos anciens monarques, qui auroient dû en faire remplir le vuide, au lieu de construire tant d'inutiles Palais, les réservoirs du sang précieux du peuple, et le théâtre de leurs plaisirs.

Il est de la grandeur, de la gloire et de l'intérêt de l'Assemblée nationale de mettre la dernière main à ces deux chefs-d'œuvres. Si des obstacles s'opposent à mon projet, une foule d'avantages en presse l'exécution. Je vais, sans exagération, particulariser les uns et les autres. Je prie nos Représentans de me lire avec autant de patience que d'attention; je me soumets avec grand plaisir à leur sage critique. La critique épure les productions de l'esprit, ils ne pourroient penser que mesquinement de moi si je venois à la redouter. Voyons maintenant les obstacles qui pourroient, dans les circonstances actuelles, arrêter ou suspendre les travaux que je propose.

Premièrement, ce seroit le grand nombre des maisons qu'il faudroit acheter depuis le pavillon des Thuilleries, du côté de la rue St-Honoré jusqu'à celui du vieux Louvre, près la rue Fromenteau, sans oublier celles qui se trouvent enclavées dans son enceinte.

Secondement, la dépense que la démolition occasionneroit. Elle serait petite en comparaison de l'avantage qui résulteroit de la découverte entière de ces deux beaux monumens, qui n'en feroient plus qu'un d'après mon plan. Je vais bientôt le prouver.

Troisièmement, la construction, dispendieuse au premier coup d'œil, d'une galerie semblable à celle qui existe sur le bord de la Seine, pour completter le nouveau Palais national.

Quatrièmement, les affaires majeures dont le corps législatif est sans-cesse occupé, la guerre que la Nation est obligée de soutenir et les frais énormes que ce fleau destructeur entraîne après lui. Ce sont les obstacles réels que l'on peut avec fondement me représenter. Voyons avec impartialité quels sont les moyens de les vaincre. Les voici :

Les maisons de la liste civile, des religieux, religieuses et des congrégations surpassent immensement celles qui sont situées depuis

les Thuilleries jusqu'à la rue Fromenteau, ainsi que les autres qui se trouvent aujourd'hui dans son centre, ne pourroit-on pas les échanger avec celles-ci ? Ce seroit un bien pour la République, qui éprouvera des difficultés à les vendre, et qui ne les vendra par la suite qu'à un prix bien au dessous de leur valeur. Pour faire cette échange, il faudroit afficher le tableau des édifices dont on voudroit se défaire. Les possesseurs de ceux qui doivent être abattus viendroient choisir les habitations nationales qui leur conviendroient et s'accomoderoient de la totalité ou d'une partie devant des experts nommés à cet effet, en donnant ou en recevant des indemnités, s'il étoit nécessaire. Leurs propriétés ne seroient point violées parce que leurs ancêtres ont bâti sur un terrein qui étoit conservé par nos anciens Rois pour perfectionner ces deux superbes bâtimens. Tel citoyen, qui possède une maison dans le quartier sombre et étroit du Louvre, ne seroit-il pas enchanté d'en avoir une autre dans le séjour solitaire et riant des Chartreux, de l'institution du Luxembourg et du Port Royal, s'il aimoit les quartiers brillans, ceux du Marais, des fauxbourgs St-Germain et St.-Honoré ne lui fourniroient ils pas des logemens de toutes espèces et re-

latifs à ses goûts ; s'il donnoit la préférence à la campagne, ne trouveroit-il pas à la proximité de Paris de quoi se satisfaire dans la multiplicité des châteaux et des maisons de plaisance dont la République est aujourd'hui en possession.

Si elle donnoit la main à cette échange, il lui resteroit une somme considérable qu'elle ne seroit pas obligée de débourser ; déchargée par là d'une quantité de bâtimens qu'elle n'auroit pas encore pu vendre ni même louer à cette époque, et elle ne seroit pas forcée à les entretenir à grands frais. Ce qui milite en sa faveur, c'est qu'elle en possède déjà de considérables dans le milieu du Louvre, comme ceux du dépôt de tabac, de l'église de St.-Thomas, des hôtels d'Elbeuf, de Cogny, de Crussol et d'autres qui ne sont pas à ma connoissance.

Il s'en suit de cet exposé que la République épargnera beaucoup pour les réparations des édifices dont elle est propriétaire dans ce local, et qu'elle n'aura rien à concéder pour faire l'emplette de ceux qui ne lui appartiennent pas ; voilà donc déjà le premier obstacle levé.

Venons maintenant aux frais de démolitions : ils ne peuvent être fort couteux ; qu'on fasse

cesser pour un temps quelques ouvrages publics, qui ne seront jamais si utiles, si majestueux et si productifs que celui-là. Que tous les pauvres sans occupation pendant l'hiver, soient destinés à cet objet. La république s'étant engagée à nourir ceux qui se trouvent classé dans cette malheureuse sphère, elle ne les alimentera pas inutilement. Combien d'invalides, de volontaires même, en augmentant leur paye de quelque bagatelle, ne s'empresseroient-ils point à faire disparoître cette multitude de bâtimens rustiques entassés les uns sur les autres dans des rues malsaines, et qui mettroit à découvert la belle façade du Louvre; ne pourroit-on pas même accorder aux propriétaires la démolition de leurs maisons, moyennant qu'ils en feroient les frais. Dans cette hypotèse, la Nation donneroit une échange de moindre valeur, et la balence seroit réglée par des arbitres. Que risque-t-on aussi d'inviter les bons citoyens qui desirent passionément de voir résusciter le Louvre, de venir les jours de leurs repos aider à balayer les masures qui l'entèrent. Il en est, et j'en connois, qui prêteroient volontiers leurs chevaux pour en transporter les débris, quoiqu'il en faudra beaucoup pour remplir les caves et unir un terrein d'une si

vaste étendue. Ce que des vrais républicains ont fait une fois, pourquoi ne le fairoient-ils pas une seconde? Quelle activité n'ont-ils pas montré au Champ-de-Mars, il y a quelque tems! les ouvriers n'étoient-ils pas plus nombreux que le travail n'étoit grand lui-même; on voyoit les femmes à leur tête. Est-il rien d'impossibles à des français.

Je conviens qu'on lèveroit plus aisément le second obstacle que le troisième, qui consiste dans la nouvelle galerie à construire pour achever le nouveau Palais national; n'approfondissant pas la chose, elle paroît un objet de dépense effrayante; mais à bien l'apprécier, elle ne seroit pas si coûteuse qu'on pourroit l'imaginer; je suis assûré que les pierres de taille provenant des édifices à démolir seroient suffisantes et au-delà vingt fois pour élever les fondemens de ceux qui sont à construire; c'est déja un grand point. Loin d'acheter du bois de charpente, on seroit dans l'heureuse nécessité d'en vendre. Que de plomb, de fer, de carreaux, de vîtres, de boiseries, de fenêtres, de portes, de verroux et de serrures dans le même cas!.., Après s'être défait d'une quantité considérable de tuiles, on échangeroit le reste pour des

ardoises. Point d'achat de sable, il se trouve dans la cour du vieux Louvre; vous évitez alors les frais volumineux de voiture. Ce que l'on auroit de superflu en pierre de taille, après les fondemens achevés, peut servir dans le corps de l'édifice. L'extraction que l'on feroit du sable pour marier avec la chaux seroit suppléé par les décombres des maisons abattues. Il ne reste plus que la main-d'œuvre, j'ai déja touché cette corde.

Je ne sais si je me fais illusion, mais je crois avoir singulièrement applani ce troisième obstacle, qui paroissoit un des plus grands; je vais même jusqu'à croire que pendant le laps de deux années, les économies que l'on projette de faire, le retour de la paix, la vente des terreins immenses qui nous restent encore, et les locations dont je parlerai plus bas, suffiront, si cet ouvrage est conduit par des personnes probes et intelligentes pour le faire arriver à sa perfection.

Je dois maintenant parler du quatrième obstacle, qui consiste dans les affaires majeures dont l'Assemblée nationale est occupée, de la guerre qu'elle a à soutenir, et des frais énormes qu'elle entraîne après elle.

La République française, à son berceau,

promet d'équivaler celle de Rome, lorsqu'elle étoit dans toute sa splendeur ; cette dernière, au milieu des affaires les plus importantes et les plus multipliées, s'occupoit de tout ce qui pouvoit donner de la majesté à son existence ; pourquoi nos Représentans, jaloux de rivaliser le Sénat auguste de cet Empire, se refuseroient-ils de marcher sur ces traces ; sont-ils trop accablés d'occupations ? Qu'une commission des domaines et des finances réunie, travaille seulement une heure par jour à ce qui peut embellir utilement la capitale, et lui en faire un rapport. Il sera peut-être aussi momentané que la délibération qui en sera la suite ; l'Assemblée sait à merveille qu'elle doit travailler à ce qui peut contribuer à la salubrité de cette grande ville, qu'il est urgent d'y faire circuler l'air de toute part, qui est interrompu dans son cours par l'existence des maisons sur le Pont S.-Michel, quelle en doit réserver pour les échanger ; qu'il faut continuer le Quai de la Vallée jusqu'à celui de S.-Bernard et le Quai de l'Horloge jusqu'à l'Isle-St.-Louis, en supprimant toutes les petites rues voisines et infectes, où le germe de la mort se trouve plutôt que celui de la vie ; le Corps législatif sait encore que la destruction si nécessaire du petit

Châtelet, commande impérieusement celle du grand. Image de l'ancienne Bastille, on ne voit cette construction barbare qu'avec frayeur, elle masque la rue St Denis et empêche l'air d'y pénétrer ; il n'ignore pas enfin, qu'un pont est indispensable devant le jardin des Plantes, pour faire à pied ou en voiture tout le tour de la capitale. Que la guerre intentée contre nous ne s'oppose point aux ouvrages déjà commencés et à ceux qui sont encore à faire. Les Romains en ont eu de plus terribles à soutenir ; nous seront vainqueurs comme eux : n'avons nous pas été jusqu'à présent presque toujours couronnés des palmes de la victoire, en attendant que l'olivier, symbole de la paix, vienne ombrager nos fronts.

Il ne faut pas que les dépenses inséparables de notre révolution jettent le sentiment de la frayeur dans l'ame d'un Citoyen français ; un Républicain n'est-il pas toujours prêt à faire le bien et à réparer le mal ; il est aussi inépuisable en générosité, pour soutenir sa Patrie, que le sont en perfidie nos ennemis pour la renverser ; montrons leur donc de la fermeté et de l'assûrance : de la fermeté, pour leur faire voir que nous ne les craignons pas, et de l'assûrance pour leur déployer nos ressources. Achevez donc, Représentans, achevez

dans les circonstances actuelles, quelqu'épineuses qu'elles paroissent, un monument qui fera passer vos noms de générations en générations à la postérité la plus reculée. N'est-ce pas dans le tems que la République romaine, l'an 756 de sa fondation, faisoit une guerre sanglante vers le Rhin, où nous combattons nous-mêmes aujourd'hui, que l'on rebâtit à Rome le palais magnifique d'Auguste, qui avoit été consumé par les flammes. S'il fut secondé par quantité de sénateurs, d'amis et de courtisans, qui lui apportèrent des sommes considérables, ne seroit-ce pas faire injure à vous-mêmes, à vos commettans de ne leur pas supposer des sentimens encore plus généreux. Oui, ils viendront, comme ils l'ont déja fait, non-seulement au secours de la Patrie, s'il en est nécessaire, mais encore ils feront, pour donner une existence majestueuse au Corps législatif cent fois plus que les Romains pour alimenter le faste Empereur; je rougirois de vous proposer le vil expédient dont il se servit pour que le fardeau de la reconstruction ne tombât point sur ses seuls amis; une capitation de 25 deniers qu'il imposa sur chaque communauté et une autre d'un seul sur chaque particulier, feroit reculer de honte tout patriote françois;

il n'a pas besoin d'être taxé pour manifester sa magnificence. Le Carousel, cette place que l'on projettoit d'embellir, n'est pas susceptible d'une décoration digne de lui ; il adoptera par le canal de ses Représentans, le projet que je lui expose, s'étant convaincu par lui-même que les obstacles qui en auroient pu arrêter ou suspendre l'exécution, n'étoient qu'idéales et sans solides fondemens.

J'ai encore à vous démontrer l'utilité de mon plan ; vous faire envisager sa beauté, et mettre sous vos yeux le revenu considérable qu'il produira aussitôt après qu'il aura été réalisé.

1°. *Son utilité.* Plus les objets en général sont raprochés sous un seul point de vue, plus ils sont utiles. Représentans du Peuple, rassemblez donc dans le Palais national, lorsqu'il sera achevé, ce qui a rapport à l'assemblée législative, les membres qui la composent, les ministres, les inspecteurs, les messagers, les huissiers et tous les commis ; le muséum, les archives, la bibliothèque et l'imprimerie nationale doivent nécessairement y trouver, et y ont en effet trouvé la place qui leur convenoit. Elevez une salle de spectacle, avec une école primaire, secondaire, centrale même, pour tous les enfans des domiciliés

du nouveau Palais. Comme il existe de belles écuries, on y logeroit les chevaux nécessaires au service de la République, avec les voitures dont elle a besoin. L'établissement d'une poste aux lettres seroit aussi nécessaire, ainsi que des carosses semblables à ceux qui sont sur les pláces publiques. Tous les individus occupés au corps législatif, leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques seroient tenu d'y fixer leur demeure. Eh! pourquoi, dira-t-on, un rassemblement si nombreux dans un même endroit? Pourquoi? Le voici :

Presque toutes les affaires ont une relation quelconque avec l'Assemblée législative ou les fonctionnaires qu'elle emploie; j'ai moi, par exemple, à conférer avec les Députés de mon département, éloignés les uns des autres dans des quartiers différens et distant de ma résidence; je me transporte chez l'un d'eux, j'apprends qu'il est déménagé; je vais à son nouveau domicile, il est sorti; je me rends chez un second, il vient d'aller à son poste; je cours chez un troisième, je ne puis rien faire, me dit-il, de mon chef; il faut que je consulte mes collègues. Toute ma matinée s'est écoulée à courir, et je n'ai rien fait; si cependant tous mes Députés eussent résidés dans le même corridor, je les aurois

aisément assemblés, et j'aurois pû, à l'aide de leurs sages conseils, terminer mon opération, qui n'avoit pour but que le bien public. J'occupe un poste qui me met dans le cas de voir plusieurs ministres; établis au Palais nationale, je les ai sous ma main, et je n'ai pas besoin de fatiguer mon corps ni ma bourse. Je suis Député, j'attends des lettres pressées, j'avoisine la poste, je les retire moi-même; j'agis sur-le-champ, et j'ai encore le tems de faire réponse par le même courrier. Je ne puis me dispenser de sortir, il fait mauvais, de ma fenêtre j'appelle un cocher, et je m'embarque. Je suis étranger; ma fortune n'est point de niveau avec le désir que j'aurois de voir toutes les curiosités de Paris, ne pouvant y faire qu'un séjour instantané; je vois les principales, le muséum national, les archives, le spectacle, etc., et je contemple le jardin des Thuilleries, avec le superbe monument qui l'avoisine.

Voilà l'utilité de mon projet mise au plus grand jour. Voyons sa beauté. Feuilletez toutes les pages de l'histoire ancienne et nouvelle. Vous ne trouverez pas un Palais aussi beau, même dans son imperfection actuelle, que celui de la République. Est-il une colonnade plus proportionnée et plus

majestueuse que celle du Louvre ? Est-il une galerie plus longue et plus régulière. Sa façade sur la Seine n'offre-t-elle pas le plus flatteur et le plus imposant coup-d'œil? Que seroit-ce, quand mes regards se promèneront sur deux objets d'une égale béauté, et qu'ils ne seront pas affligés par l'aspect d'un amas informe de maisons, qui cachent une partie de ce chef-d'œuvre d'architecture. Le château, dans ses contours et ses proportions peut-il présenter rien de plus majestueux ? Son jardin, si bien orné, si bien entretenu, cette place si belle de la révolution, le pont nouveau qui l'avoisine, le Palais ci-devant Bourbon, les Invalides, le Champ de Mars, l'Ecole Militaire, la Seine, les Champs-Elysées, les beaux hôtels et parterres, qui les longent ; celui du garde meuble, cette colonnade qui doit être prolongée jusqu'à celle du Louvre, du côté de la rue Saint-Honoré, le quai qui doit s'exécuter entre la terrasse des Feuillans, et ladite colonnade, toutes les beautés ne tiendront-elles pas du prodige ? Elles seront portées à leur comble, lorsque l'on se promènera depuis le garde-meuble jusqu'à Saint-Germain-de-l'Auxerrois sur un parapet, où l'on verra d'un côté, ce bâtiment si noble,

et de l'autre, la nouvelle galerie du Louvre. Qui ne sera pas enchanté de la suppression des édifices gothiques renfermés dans son enceinte depuis le Carrousel. Elle enfantera le plus vaste et le plus pompeux emplacement, et qui aura une communication libre et directe jusqu'au pont de Neuilly. Pour qu'il ne paroisse pas si étendu, je serois d'avis que plus tard, dans des temps moins malheureux, on y bâtit au milieu un temple à l'Etre Suprême, sous la dénomination de temple national. Tout ce que l'architecture antique et moderne pourra produire de plus simple, de plus noble et de plus majestueux, sera mis en usage. L'on y verroit quatre portails tous différens. La voûte seroit couronnée de cinq dômes, dont celui du centre seroit plus volumineux. Au haut de chacun des portails se trouveroit un cadran. Le premier, en annonçant les heures, marqueroit les jours, le second les mois, le troisième les décades, le quatrième les cours du Soleil et de la Lune. Chaque dôme renfermeroit une cloche. La cloche nous rappelle à nos devoirs, comme si l'importun nous en éloigne. Celle du premier annonceroit l'heure; du second, indiqueroit l'ouverture des bureaux; du troisième, leur fermeture; du quatrième, manifesteroit les

incendies

incendies ; la cloche du dernier plus grosse manifesteroit les heureux avénemens avec les fêtes nationales. Dans l'intérieur, on construiroit, au centre, un autel rond à la portée de la vue de tous les spectateurs, et susceptible des plus riches ornemens. J'y insérerois les tableaux de nos plus grands maîtres, et tout ce que nous aurions de plus riche et de plus analogue dans nos dépôts, à la décoration d'un temple, afin que celui de la nation égalât, en quelque sorte, St.-Pierre de Rome, et ne fût pas inférieur au temple de Jérusalem, dont Nabucodonosor enleva, les vases de toute espèce, et des richesses incalculables.

A quelque distance de chaque porte, on planteroit un jeune sycomore sur l'ecorce duquel on traceroit le nom qu'il doit porter, comme celui de liberté, de fraternité, etc. etc. ; sous son ombrage, on placeroit une belle statue. L'on ployeroit une des branches dont l'on formeroit une couronne toujours verdoyante qui descenderoit sur sa tête. La première tiendroit les droits de l'homme et la constitution, la deuxième un glaive et une balance, la troisième une branche d'olivier avec des couronnes, la quatrième enfin une corne d'abondance, et un sceptre sous ses pieds.

Dans le pourtour, seroient à propos placés des obélisques et des piramides. Au quatre coins, quatre belles fontaines qui couleroient sans cesse et donneroient une eau limpide à tout le palais. Enfin des promenades sablées, ombragées et parsemées de bancs, couronneroient cet unique et intéressant ouvrage. Quel superbe coup-d'œil, lorsqu'au jour des grandes fêtes nationales, ou de quelques signalées victoires, une illumination majestueuse ajouteroit à la magnifience du Palais national. A ce spectacle enchanteur, les étrangers s'écrieroient : *Rome ancienne est donc ressuscitée. Rome moderne, malgré ses beautés, n'a jamais eu et n'aura jamais rien de semblable.* Excités par ses justes éloges, et transportés par les élans du républicanisme, nous dirons : *Il n'y a qu'un Palais national au monde.*

Je viens enfin à la partie la plus essentielle, c'est-à-dire, au revenu immense dont jouira la République, en louant les différens corps-de-logis que l'Assemblée législative et ses Bureaux ne pourroient pas occuper. Si deux petites chambres meublées bien modestement, avec du papier, un lit et quelques chaises, coutent trois cents livres par an à un étranger dans un hôtel garni, que ne louera-t-on pas des pavillons entiers aux Ministres qui ont

besoin de tant de logemens ; mais à qui l'on feroit un meilleur sort? Calculez la somme qui proviendroit des chambres des Députés, qu'on auroit soin d'orner proprement avec des meubles d'Emigrés s'il en reste encore. Quelle moisson pécunieuse ne procureroit pas l'habitation de cette multitude de Commis, qui, obligés de résider au Palais national, se rendroient service à eux-mêmes et à la Nation ; à eux-mêmes en épargnant bas, souliers, habits, etc. à la Nation, en assistant à huit heures précises du matin à leurs postes. Tel qui demeure au Faubourg Saint-Germain, ou au Marais, n'arrive à son bureau qu'à onze heures, travaille jusqu'à deux, et ne revient qu'à sept heures du soir, pour quitter à neuf ou dix au plus tard. L'éloignement des lieux, les mauvais tems, les dépenses qu'il est obligé de faire pour ses vêtemens, la fatigue qu'il éprouve, le dégoûtent et l'empêchent d'apporter à son travail toute l'application qu'il exige. Il suppose souvent des maladies idéales qu'on n'est pas à même de vérifier. Habitant le Palais, la cloche qui frappe ses oreilles l'appelle à ses devoirs, sous l'inspection de ses supérieurs, il s'y rend sans toilette, sans dépense, sans fatigue, et fait le triple d'ouvrage. Cette résis-

dence des commis amèneroit une économie prodigieuse. Plus le travail est suivi, moins il faut de personnes pour le faire. La location de l'imprimerie, du spectacle, des écuries; les logemens des préposés à la garde des Archives et de la Bibliothèque, ceux des professeurs, des officiers de santé, des employés à la Poste, des inspecteurs, des huissiers, des messagers, suppléroient, en peu de temps, aux dépenses occasionnées pour achever cet important édifice. Quel profit ne retireroit-on pas des logemens que se hâteroient d'occuper les Cafetiers, les Restaurateurs et les marchands de toute espèce. Pour en procurer un plus grand nombre, il faudroit que tous ceux qui en ont aux Thuileries et au Louvre sans être à la suite du Corps législatif, eussent à les vuider promptement. Lorsque nous jouirons des douceurs de la paix, que le commerce aura repris son énergie, que la majeure partie des dettes de l'Etat sera éteinte, et que les frais occasionnés par l'achevement du Palais national seront recouvrés, les ministres et les députés pourront être logés gratuitement. Il est de la dignité d'une grande nation de faire grandement les choses; mais les circonstances critiques où nous nous trouvons commandent impérieusement la plus

stricte économie. On pourroit encore agir plus noblement, lorsqu'on aura divisé le local compris entre les rues adjacentes du Palais national, et que le déluge d'or et d'argent enfanté par la vente du terrein précieux des Feuillans, des Capucins, du Manège, de l'Assomption sera versé dans le trésor de la République.

Si la salle que l'on construit pour le Conseil des Cinq-cents n'eût pas été si avancée, et qu'il eût été possible que toute l'Assemblée législative tînt ses séances dans le Palais national, j'aurois proposé que celle qui y existe servît pour tous les deux Conseils. Les Anciens se seroient assemblés le matin, et les Cinq-cents l'après-dîner ; pour que la balance fût égale, et que chacun puisse jouir alternativement de la matinée et de la soirée, ils auroient changé tous les deux mois leurs séances.

L'on ne pourroit s'imaginer quel avantage on eût trouvé dans l'exécution de ce projet s'il eût pu être adopté ; l'épargne de la construction d'une salle, celle des messagers, des huissiers, des préposés à la distribution des mémoires et de la garde montante ; les législateurs auroient eu un repos honnête et nécessaire ; à peine ont-ils le tems de travailler,

Devant loger au Palais, les Cinq-cents eussent été à l'abri des rigueurs de l'hiver. Le public eût assisté aux séances des deux Conseils tous les jours, et une partie de ses Représentans eussent entendu pérorer ses Collègues, plaisir dont ils ne peuvent jouir maintenant qu'en quittant leur poste; enfin, le Palais ci-devant Bourbon eût servi à un autre objet.

Je me résume et finis par dire que la grandeur, la gloire et l'intérêt de la République engage à réaliser ce plan, qui occuperoit tant de pauvres ouvriers, ordinairement sans ouvrages à l'entrée de l'hiver, et qui occasionneroit un bien incalculable à la Patrie. Le dernier concours en a produit de beaux projets mais ils n'étoient que partiels, et n'a- édifice du pour but d'achever le plus bel voient pas monde.

Représentans du Peuple, si vous laissez échapper cette heureuse occasion où vous pouvez faire des échanges avec les propriétés nationales, jamais vous ne la verrez renaître; il faut qu'elle se fasse sur-le-champ, afin qu'on se mette à abattre les bâtimens qui doivent être supprimés, creuser les fondemens de ceux qu'on doit construire, aligner les nouvelles rues, tirer du sable, enlever les décombres, faire venir les pierres de taille et

préparer les autres matériaux nécessaires ; afin qu'au printemps prochain on fasse les fondations.

Les Nations étrangères frémiront de voir l'immensité de nos ressources, et s'apercevront que la guerre universelle qu'elles nous ont intentée si injustement, ne nous empêche pas d'embellir la capitale dont elles s'étoient promis la conquête.

Voila, Législateurs, la totalité de mon projet. Je consens de tout mon cœur qu'on en éloigne ce qui sera trouvé n'être pas convenable, et qu'on y ajoute ce que j'ai pu omettre. J'ai regret de ne point connoitre ceux des architectes du siècle dernier et de celui-ci. On s'appercevra aisement que je n'en n'ai pas eu la plus légère teinture. Au reste, je ne vous offre qu'un canevas, qu'une imagination plus féconde que la mienne pourra remplir plus heureusement. Qu'un autre que moi y procède et réussisse, ma joie est à son comble. Il me restera toujours la satisfaction d'avoir rempli le sage but de l'Assemblée, qui consiste dans l'existence des choses belles, utiles et productives. J'ai encore oublié de dire qu'on pourroit tenter d'ouvrir une souscription. De la manière dont je suis affecté, j'imagine qu'elle ne tarderoit pas à

163

être remplie. Quelque peu avantagé que je sois des biens de la fortune, je donnerois avec la plus vive satisfaction la moitié de mon traitement, et ne demande, pour avoir l'œil sur cet important ouvrage, si l'on m'en trouve capable, sous la direction de l'architecte de la République, que le plaisir de contribuer à sa prompte exécution. Il y a trente ans que je suis dévoré du desir inexprimable de le voir terminé. Je garantis que, dans le laps de deux ans, le plus beau spectacle du monde frappera les regards de l'Europe étonnée.

Ce Projet se trouve rue Chabannois, n.° 42, Prix six sols.

Page 22, ligne 15, Le dernier concours, etc. *lisez :* Le dernier concours a produit de beaux projets, mais ils n'étoient que partiels, et n'avoient pas pour but d'achever le plus bel édifice du monde.

A Paris, de l'Imprimerie de GUERBART, rue du Colombier, hôtel du Parc, N°. 3